

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand HAYWARD

Un romancier catholique anglais :
Robert-Hugh Benson

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1916, tome 15, p. 153-157

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Un romancier catholique anglais

Robert-Hugh Benson

Fils d'un défunt archevêque anglican de Cantorbéry, converti au catholicisme après huit années de ministère ecclésiastique au service de l'Eglise établie, frère de deux écrivains célèbres, écrivain lui-même et de grand talent, auteur de romans nombreux appréciés du public anglais tout entier et du public catholique de tous les pays, conférencier, prédicateur éloquent et couru, Monseigneur Robert-Hugh Benson a été l'une des personnalités les plus en vue du monde catholique anglais contemporain.

La terrible guerre européenne qu'il avait prévue et annoncée dans sa *dernière Aurore*, pour l'année 1914, fut un coup trop rude pour sa sensibilité si suraiguë et son tempérament miné par le labeur intense. Il mourait brusquement en ce mois de septembre 1914 qui vit l'élection du Pontife Benoît XV et la bataille de la Marne, quelques semaines seulement après le grand Pape Pie X, que la douleur avait tué comme le prélat anglais.

Par là même qu'il est si connu et par le fait de ses origines qui lui assignent une place à part dans le groupe des convertis anglais d'aujourd'hui, on se demande volontiers quelle a bien pu être la route suivie par Benson pour aboutir à la plénitude de la foi.

Quelques années après son entrée dans l'Eglise qui ne tarda pas à être suivie de son ordination sacerdotale, il contaït les étapes de son évolution religieuse aux lecteurs d'une petite revue américaine l'*Ave Maria*. En 1913, Robert-Hugh Benson reprenait ces articles vieux déjà de six ans et, avec quelques légères modifications, les publiait en volume. C'est ce livre, les *Confessions*

d'un Converti⁽¹⁾, qui provoqua un vif mouvement de curiosité en Angleterre lors de son apparition, que M. de Wyzewa offrait aux lecteurs et admirateurs français du grand romancier d'outre-Manche, à la veille de la grande guerre.

Les *Confessions d'un Converti* forment un livre tout simple, sans prétentions, sans phrases déclamatoires, et cependant qui dégage une singulière puissance d'émotion. Une puissance telle qu'on ne peut s'empêcher en le relisant de songer, *si parva licet componere magnis*, à l'admirable *Apologia* du grand Newman.

C'est une chose infiniment complexe, délicate, subtile et merveilleuse que l'ascension graduelle d'une intelligence, d'une âme vers les régions lumineuses de l'intégrale vérité chrétienne. Mais quand cette âme est celle d'un Newman, d'un Faber, d'un Benson, le drame intime acquiert des proportions, une ampleur incomparables. C'est dire assez qu'on ne saurait exagérer l'intérêt qui s'attache à un livre comme celui qui nous occupe.

Robert-Hugh Benson qui naquit en 1871 reçut l'éducation correcte et froide que les Anglais de la bonne société donnent à leurs enfants. Dans un de ses plus beaux romans qui n'est malheureusement pas traduit en français, Benson a fait une satire puissante de ce que la correction gourmée de l'aristocratie anglaise comporte de conventionnel et de faux. Non pas que l'auteur ait vécu dans son enfance en un milieu proprement hypocrite. Mais la préoccupation tatillonne de la « correction », déforme la conscience en empêchant de saisir la différence qui existe entre un manquement grave et une peccadille. Cette même correction, dont les Anglais poussent le souci trop loin, nuit à l'intimité des parents avec leurs enfants et diminue par là, l'influence paternelle et maternelle sur la formation du caractère. Les pages où

(1) 1 vol in 16, Paris, Perrin trad. de T. de Wyzema.

Monseigneur Benson évoque la figure de son père, l'austère et rigide archevêque de Cantorbéry, sont empreintes sans doute d'un infini respect pour sa mémoire et d'une sincère piété filiale, mais il en ressort clairement que sa nature impressionnable et sensitive ne put jamais s'épanouir en présence de cette personnalité trop officielle et trop froide.

De la religion, le jeune Benson ne connut que l'extérieur, les pratiques, les formes. « Je ne crois pas, dit-il, que mon éducation m'ait amené à aimer Dieu consciemment... Quant à la personne de Notre-Seigneur, celle-là m'apparaissait beaucoup plus d'après les Évangiles que d'après ma propre expérience spirituelle. Je pensais à elle au passé ou au futur, rarement au présent. » Toute la différence qui existe entre le catholicisme vivant et le protestantisme livresque et individualiste est exprimée dans ces simples mots.

Benson grandit dans cette atmosphère anglicane ni tout-à-fait indifférente ni proprement chrétienne, fit ses études au collège d'Eton, puis à Cambridge et, lorsque sonna l'heure de choisir une carrière, il décida d'embrasser l'état ecclésiastique « comme étant, au total, la solution la plus simple des problèmes de son avenir » sans qu'aucun calcul intéressé, d'ailleurs, influât sur sa détermination.

Du moment de son entrée dans les ordres au jour de sa conversion au catholicisme, huit années s'écouleront. Durant ces années, le jeune pasteur subira un lent travail intérieur de transformation qui peu à peu lui rendra impossible le séjour au sein de l'anglicanisme.

On sait que l'Église officielle d'Angleterre est loin de posséder quelque unité doctrinale ou liturgique. Diverses tendances s'y manifestent et qui vont d'un évangélisme assez peu différent du presbytérianisme écossais et calviniste, évangélisme fortement imprégné de rationalisme

à un « puséysme », qui ne se différencie en apparence du catholicisme que par la non-obéissance au Pontife romain de ses tenants. Mais, je le répète, les nuances, entre ces deux extrêmes, sont infinies.

Une retraite prêchée par le révérend Mathurin devenu depuis catholique et religieux déjà très « Haute-Eglise » à l'époque, commença d'orienter Robert-Hugh Benson du côté des tendances catholiques. Un voyage en Egypte et en Terre-Sainte lui fit juger combien l'Eglise d'Angleterre comptait peu hors du Royaume-Uni, et la petite église catholique du village de Loudsor, visitée par lui au cours d'une promenade lui révéla pour la première fois ce que pouvait bien être l'universalité catholique. Si modeste qu'elle fût, cette chapelle ne donnait pas l'impression de quelque chose d'installé là pour la commodité des voyageurs mais faisait au contraire, évidemment, partie intégrante du village.

Benson qui, précédemment, avait rempli les fonctions de vicaire dans une paroisse de Londres devint à son retour chapelain de campagne.

Désormais la crise morale était commencée pour lui. De plus en plus il en vint à adopter dans ses habitudes et dans les actes de son ministère, les idées et les usages catholiques.

Enfin, pensant assouvir par là le besoin de vie intérieure intense qu'il éprouvait, il prit la résolution de se faire admettre au noviciat d'une communauté anglicane installée à Mierfield, où les religieux menaient une vie assez analogue à celle des Rédemptoristes, passant une partie de l'année dans l'étude et la retraite et employant l'autre à prêcher des missions dans les paroisses.

Ce fut à Mierfield que le travail intérieur de Robert-Hugh Benson acheva de s'élaborer. Tourmenté comme Newman autrefois par le désir de retrouver dans son Eglise toutes les marques de l'Eglise véritable, le

malheureux religieux anglican étudia le problème sous toutes ses faces, fit le tour de tous les systèmes proposés par les théologiens de la Haute-Eglise, accomplit un labeur considérable, passa par tous les tourments de l'incertitude et, en fin de compte, n'y tenant plus, vaincu par l'évidence et par la grâce, il quitta non sans déchirement la maison hospitalière où il avait passé plusieurs années et s'apprêta à entrer dans l'Eglise catholique. Quelques mois après son départ de Mierfield, Robert-Hugh Benson faisait son abjuration entre les mains d'un Dominicain et il ne tardait pas à partir pour Rome où il devait se préparer à recevoir, valablement cette fois, les ordres sacrés.

Il y a onze ans au moment de sa mort, que le fils de l'archevêque de Cantorbéry était catholique. Son activité depuis lors a été énorme. Il a contribué à ramener beaucoup d'âmes à la vraie foi par ses livres tout brûlants d'ardeur et par sa parole éloquente et persuasive.

Ce pourquoi Benson fut un homme infiniment attirant, une physionomie qui charmait et qui retenait l'affection de ceux qui le connaissaient, c'est qu'il était non seulement cultivé, gentleman et écrivain de grand renom, mais par dessus tout extraordinairement intuitif.

Je garde, pour ma part, un souvenir inoubliable de la seule entrevue que j'eus l'honneur d'avoir avec lui, en 1913, à Londres, dans un humble parloir du presbytère de la cathédrale catholique de Westminster. Ce prêtre à l'aspect modeste, aux yeux bleus profonds, au regard clair et presque enfantin, séduisait dès l'abord par le charme pénétrant de sa personnalité, de ses manières et de sa parole. Il inspirait à ceux qui l'approchaient un sentiment d'absolue confiance en lui. Précieux privilège pour un homme dont la vocation consiste à secourir et à former les âmes.

(à suivre)

F. HAYWARD